



Pour citer cet article :

Isnard (Mariette), « Voir Bourges et revivre. Mon placement à l'IPES de Bourges à 1968 à 1970 » (p.6-8), puis « Ni « mauvaises » ni « irrécupérables », la pédagogie de la confiance à Bourges » (p.6-8), in Dossier *De Fresnes à Bourges. « Pourrir et revivre »*, Lettre « Pour l'Histoire », n°69-70, automne-hiver 2015, AH-PJM.



Voir Bourges et revivre

Mon placement à l'IPES de Bourges de 1968 à 1970

PAR MARIETTE ISNARD

Je tiens tout d'abord à honorer la mémoire de Madame Renée Prévaud-Prétot, directrice de l'IPES de Bourges, et lui rendre un hommage particulier pour exprimer toute ma gratitude envers elle et le bonheur de l'avoir rencontrée. Elle m'a permis de me reconstruire grâce à son écoute, le regard chaleureux qu'elle m'a porté, mais surtout ses précieux conseils. En me confiant du travail à l'extérieur de l'IPES, elle m'a aidée à prendre conscience de mes capacités, me permettant de vivre ma vie différemment de celle tracée par d'autres (drogue, alcool, prostitution etc...). Je veux aussi rendre hommage à toutes celles et ceux qui ont contribué à mon éducation, éducatrices, éducateurs, ainsi qu'à tout le personnel de cet établissement pour jeunes filles en détresse, des âmes blessées par la vie dès leur plus tendre enfance. Sans ces personnes dévouées à leur profession, le but essentiel de l'IPES n'aurait jamais été atteint.

Pauvres mais heureux

J'ai vécu ma petite enfance entourée par mon père, sa mère, (ma grand-mère) et mon frère René, dans notre petite maison à St Gratien dans le Val d'Oise. Ma mère nous avait laissés là, moi sachant à peine marcher, mon frère âgé de 4 ans, avec un papa déjà malade et ma grand-mère, alors âgée de 79 ans. Nous étions très pauvres mais très heureux. Je me souviens que dès que j'ai su lire, je m'asseyais près de ma grand-mère, chaque soir avant d'aller au lit, pour lui lire un passage de la Bible. J'étais une enfant rieuse et plutôt taquine. Mon père passait tous les hivers à l'Hôpital d'Eaubonne jusqu'à son décès en novembre 1965, j'avais alors 12 ans. Mon frère René fut placé dans un centre d'éducation surveillée. Quant à moi, on vint me chercher pour aller vivre chez ma mère, laissant seule ma pauvre grand-mère âgée de près de 90 ans. Dans une voiture garée près de ma maison, se trouvaient un homme et trois femmes. Je me souviens avoir demandé laquelle des trois était ma mère.

Puis une tristesse sans fin

Je faisais ainsi la connaissance d'une femme âgée d'une cinquantaine d'années (je l'ai appelée « Madame » pendant plusieurs jours), d'une sœur de 17 ans et de trois frères âgés de 19, 33 et 35 ans. Nous demeurions dans une HLM à Stains. Un de mes frères était à l'armée mais m'ignorait lorsqu'il était en permission. La naissance de ma nièce Sophie en décembre 1965 me réconforta, m'apportant du bonheur et moins de solitude. Je m'en occupais beaucoup, les biberons, les changes, les câlins, l'emmenant à la crèche le matin et la récupérant le soir en sortant de l'école. Ce furent les seuls moments de bonheur pour moi.

Je ne m'exprimais plus du tout car chaque parole de ma part suscitait des sarcasmes de ma famille, je me taisais donc. Je ne me souviens plus avoir souri. J'étais d'une tristesse sans fin. Je me contentais d'aller à l'école et de faire à contrecœur ce qu'on m'ordonnait, la vaisselle, le ménage, le repassage, et les courses. Entre 1965 et 1968, j'ai dû m'enfuir une bonne dizaine de fois pour les motifs que je livre ici.

M'enfuir

Je me souviens de propos tenus par ma mère qui m'ont fait particulièrement mal : « Tu ne devrais pas être là, j'ai tout fait pour te faire passer, mais tu étais bien accrochée ». Je me suis enfuie quelques heures pour ne rentrer qu'à la nuit tombante. Je fus envoyée directement au lit sans manger. Je m'en fichais. Première escapade. Cependant, elle n'a jamais porté la main sur moi. C'était de la maltraitance psychologique. Je ressentais de la colère, de la honte, de l'humiliation, des sentiments d'abandon et d'injustice.

Ma sœur, blonde, yeux bleus, un ange qui, par moments, devenait une peste. Elle me maltraitait, me giflait. Sa voix résonne encore en moi : « Ce n'est pas possible, t'es pas ma sœur », « on t'a trouvée dans une poubelle », ou « t'es moche ! » et autres méchancetés. Je m'enfuyais quelquefois. D'autres fois je me terrais dans les toilettes.

Un soir, à table, ma mère me donna un coup de coude et me dit « Tiens ! Ta grand-mère est morte ». Le lendemain, ce fut ma première fugue de plus de 24 heures. 10 kms à pied de Stains à St-Gratien pour voir ma grand-mère. Dans ma petite tête, ce n'était pas possible, ma grand-mère ne pouvait pas être morte !! J'avais besoin d'elle. Elle était vivante, ma mère mentait, elle voulait me faire du mal. Pourtant, devant le portail



fermé de la maison, je m'écroulais en larmes. Puis, j'ai escaladé le mur du voisin pour me retrouver dans notre petit jardin. Tout était silencieux. Personne. Porte et volets clos. J'attendis longtemps, assise sur le perron et pris alors conscience de la mort de ma grand-mère et de ma grande solitude. C'est le voisin que je connaissais bien qui me recueillit et appela la police.

Au mois d'octobre 67, j'ai dû faire le trajet à pied jusqu'au collège situé à Saint Ouen, pendant une semaine (16 kms aller-retour). Je n'avais pas d'argent pour acheter mon titre de transport. Le secrétariat du collège ne m'ayant pas remis le papier lui permettant de bénéficier d'un transport demi-tarif, ma mère m'avait punie. Un soir, je n'ai pas pris l'itinéraire de retour chez elle, mais suis allée sur la Butte Montmartre traîner pendant des heures.

Désespérée

Quand ma sœur et/ou ma mère ne travaillai(en)t pas, je m'enfermais dans les toilettes des heures durant, pour être tranquille. Seule défense au stress occasionné par un état d'angoisse qui ne se relâchait pas. J'étais désespérée. Je prenais une lame de rasoir et m'entaillais les veines. Je voulais mourir, rejoindre mon père et ma grand-mère. Personne ne voyait ou ne voulait voir. J'en porte aujourd'hui encore les cicatrices. Plus le temps passait plus je m'échappais quelques heures, puis un jour ou deux. Souvent je profitais d'être envoyée faire des courses pour dévier ma route et ne pas rentrer. Je trouvais refuge chez des copines et des excuses à raconter aux parents pour rester dormir une nuit. J'allais également dans le camp de gitans qui se trouvait à proximité de chez ma mère à la Courneuve, certaines filles et garçons avaient été à l'école avec moi et étant la seule de la classe à leur parler, ils m'aimaient bien. Je trouvais là réconfort et amitié. Occasionnellement, je distribuais des prospectus dans les boîtes à lettres sur la ville de Saint-Denis, recevant ainsi quelques francs que je donnais à leurs parents.

Le déclic de 68

L'année 68 ne fut pas seulement une révolte étudiante avec 8 millions de grévistes, mais une année déterminante pour moi. A la fin des cours, en juin 68, ma mère voulut mettre un terme à mes études et me trouva une place d'apprentie dans une charcuterie. Ce fut le déclic. J'ai pris la décision de ne plus jamais subir et de ne plus remettre les pieds chez ma mère. Je reniai mon milieu familial et partis les mains dans les poches. Je devins une « fille de justice ». J'avais 14 ans et demi.

J'ai alors connu le dépôt, au Palais de justice de Paris. Lors de ce premier passage, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, j'étais perdue, fragile. Ma mère vint m'y rechercher mais, devant elle, je dis à la personne qui nous avait reçues que je ne voulais plus retourner chez elle. Un jeune homme (juge, éducateur ou greffier ?) a proposé à ma mère de m'emmener chez lui quelque temps. Ce qu'elle a accepté, elle repartit donc seule. Ce monsieur me conduisit dans un joli pavillon de banlieue, où nous avons retrouvé son épouse et son petit enfant. Je découvris alors une vraie vie de famille, pas de cris, pas d'énerverment, le calme et la bonne humeur.

Mariette Isnard est célibataire avec un enfant (une fille) et deux petits-enfants. Après son placement à l'IPES de Bourges, elle entre en novembre 1970 au Foyer de jeunes filles de Montreuil/Bois. Elle occupera plusieurs emplois de dactylo puis sera aide-comptable, secrétaire vente et standardiste, avant de devenir secrétaire juridique dans un cabinet d'avocats de 1984 à nos jours.

Puis, retour au dépôt. Mais cette fois-ci c'était différent. Je ne pleurais pas. Pour rejoindre le bureau de mon juge, encadrée par deux policiers, je passais par de longs couloirs dans le sous-sol du Palais de justice, entrecoupés par de nombreuses grilles munies d'énormes serrures qu'on ouvrait et refermait après mon passage, quelquefois je voyais un rat ou des souris courir dans une rigole d'eau qui suintait des murs.

Un juge bienveillant

J'eus plusieurs auditions dans le cabinet de mon juge. Le calme y régnait, la chaleur, les murs recouverts de bois sculpté et les nombreux livres m'apaisaient. Monsieur Giovansily avait un regard compatissant envers moi, bienveillant, quasi paternel. J'aimais bien le retrouver bien qu'il me posât toujours les mêmes questions, « *Tu as bien réfléchi ?* », mais mes réponses ne changeaient pas : « *Je reste ici, je ne retourne pas chez ma mère !!!* ». Puis ce fut un cri de détresse : « *Faites de moi ce que vous voulez, je ne retournerai plus jamais chez ma mère. Je m'enfuirai à nouveau* ». C'était un appel au secours, ma vie dépendait de mon juge, instinctivement je le savais. Malgré tous ses arguments pour me faire revenir sur ma décision, je l'ai maintenue fermement. Rien ni personne ne pouvait me faire changer d'avis. Il m'a expliqué que je devrais attendre plusieurs jours au dépôt avant qu'il ne me trouve une place. Qu'importe le temps passé au dépôt, dussé-je rester quelques jours de plus en cellule, paradoxalement j'étais libérée. Je patientais et attendais donc mon transfert.

Les vêtements que je portais en arrivant m'avaient été retirés et remplacés par une blouse grise par les Sœurs qui nous surveillaient. Je me souviens de ma cellule, petite, grise, sans fenêtre. Les murs étaient tapissés de graffitis, d'obscénités, de cœurs gravés percés de flèche, et il y a aussi les paroles de la chanson de Moustaki « *Ma liberté Longtemps je t'ai gardée comme une perle rare, Ma liberté c'est toi qui m'a aidé à larguer les amarres. Pour aller n'importe où pour aller jusqu'au bout des chemins de fortune, pour cueillir en rêvant Une rose des vents Sur un rayon de lune Ma liberté Devant tes volontés Mon âme était soumise* ». Je lisais et relisais ces vers.

« Bébé » du dépôt

Dans le couloir, une des filles a interpellé une Sœur en me voyant : « *On met les bébés en taule maintenant ?!* ». Eclats de rire des unes, moqueries ou colère des autres. Certaines étaient très agressives. Finalement, toutes m'appelèrent

« bébé ». Je lisais seule dans ma cellule les livres que les Sœurs m'apportaient. Je pense aujourd'hui qu'elles me tenaient à l'écart des autres détenues, toutes plus âgées que moi. La lecture me permettait de m'évader un peu de cet endroit sinistre. Les heures s'écoulaient doucement. Quelquefois une Sœur me conduisait dans la jolie petite chapelle du dépôt.



Entre temps, j'eus un entretien avec une psychologue. Elle me montra des planches de dessins que je devais observer et commenter. Je ne voyais rien d'autre que des taches d'encre. Elle me tendit une feuille, un crayon : je dessinaï une maison, un arbre et des personnages, dessin très enfantin que je lui remis un peu honteuse. Lors du dernier entretien avec mon juge, il m'annonça mon départ.

En fin d'après-midi ce jour-là, une jeune femme vint me chercher. Une Sœur me redonna mes vêtements qui avaient été conservés dans un carton. Non lavés, ils sentaient mauvais. Puis les formalités pour sortir, attendre, patienter encore et encore, avant de revoir le ciel de Paris. Je quittais donc définitivement le dépôt. Nous avons pris le train à la gare d'Austerlitz. Je n'ai pas ouvert la bouche durant tout le trajet. J'allais vers l'inconnu et étais très angoissée. C'est dans ces conditions que mon juge m'a confiée aux bons soins de Mademoiselle Prévaud.

«... et petit à petit, ma voix se fait entendre, je réponds, je m'exprime comme elles...»



Mon arrivée à Bourges

Je suis arrivée à l'IPES de Bourges le 4 novembre 1968 au soir, et ma vie a changé du tout au tout. Pas de valise. Je portais uniquement une jupe et une chemise. Il faisait nuit. J'avais faim et froid. Devant le 33 de la rue Jean Jaurès, un immense portail était ouvert et je me suis retrouvée dans un grand jardin, très sombre, je ne voyais rien des bâtiments qui entouraient ce jardin. J'avais le cœur serré. Une jeune éducatrice me fit visiter la partie de l'internat « les Quatre vents » où j'allais vivre dorénavant. Dans la cuisine dînaient 5 ou 6 filles. Elle me présenta. Je sentis les regards posés sur moi, des larmes me montaient aux yeux, mais je me retins. Elle m'amena ensuite au premier étage et me montra une petite cellule avec une fenêtre située très en hauteur, de sorte que l'on ne voyait pas l'extérieur, seulement une partie du ciel : ce sera ma chambre. Puis nous sommes redescendues à la cuisine. J'ai pris une place à table. Plus un mot ne fut prononcé. Silence. On me regardait, m'examinait, me jugeait. Puis une fille me sourit enfin et me tendit une assiette.

Le lendemain matin on me conduit à la lingerie. J'en ressors les bras chargés de vêtements, sous-vêtements, serviette de toilette, pulls, chaussettes et chaussures. Maintenant je suis pareille aux autres. Je me retrouve dans le petit salon des Quatre vents où les filles sont rassemblées. Les questions fusent, elles veulent savoir d'où je viens, ce que j'ai fait pour me retrouver là. Danièle me tend une cigarette, je n'ai jamais fumé, je la prends et n'avale pas la fumée. Elle m'apprend à fumer. La tête me tourne, je tousse, elle rit, j'apprends... Chacune y va de sa petite histoire, elles se coupent la parole, des « Ta gueule, je parle », des éclats de rire, je souris. Je réapprends à communiquer, je n'ai plus peur. Je fais maintenant partie des Quatre vents et commence mon apprentissage de vie en communauté.

Certaines filles sont très grossières et énervées, quelques-unes plus réservées, mais au bout de quelques jours je me suis bien intégrée au groupe. Les éducatrices me parlent gentiment, je réponds timidement. Je redeviens humaine. Doucement je prends ma place dans le groupe et les liens s'établissent. Nous partageons le même quotidien, avec des hauts et des bas. Je suis plus attirée par les « grandes gueules », les « in-

soumises », celles à qui « on ne la fait pas », plus exubérantes et plus marrantes à mon goût. Elles m'entraînent et, petit à petit, ma voix se fait entendre, je réponds, je m'exprime comme elles. À suivre

•MI

Ni «mauvaise» ni «irrécupérable»

La pédagogie de la confiance à Bourges

PAR MARIETTE ISNARD

Aujourd'hui je suis âgée de 62 ans ; j'ai une fille de 31 ans et deux adorables petits-fils de 5 et 3 ans. Je travaille depuis 32 ans dans un cabinet d'avocats. La vie m'a gâtée en fin de compte. Ma mère est décédée en février 2015 à l'âge de 101 ans alors que j'avais commencé à rédiger ce témoignage. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est qu'à aucun moment je n'ai été jugée mauvaise ou irrécupérable au sein de l'IPES de Bourges. Tous les personnels ont contribué à ce que je suis devenue aujourd'hui, ils m'ont aidée et encouragée, chacun à leur manière, ils m'ont redonné la confiance que j'avais perdue, et j'aimerais que tous les jeunes en difficulté puissent rencontrer de telles personnes. Je poursuis ici mon témoignage sur ces deux années (1968-1970) de rencontres déterminantes pour mon devenir.

Formation de sténodactylo

Après un test d'évaluation, on m'oriente vers la sténodactylo comptabilité. Mme Pegeon est notre professeur d'enseignement général (orthographe, grammaire, maths). Elle n'a pas beaucoup d'autorité et nous en profitons, courant dans le couloir et tapant des pieds exprès pour l'énerver. Je fais comme les autres pour ne pas être exclue de mon petit groupe, mais reste cependant attentive en classe. Mme Simonnet nous enseigne la sténographie, la dactylographie et la comptabilité. Je l'aime bien. Elle prend son temps pour nous expliquer ses

cours. J'apprends la dactylo sur une machine mécanique type *Underwood* ; après une heure de gammes j'ai mal aux doigts. Je préfère la sténo, et la comptabilité me soûle un peu.

Outre des cours de couture et de cuisine, nous faisons aussi de la poterie. Certains soirs c'est expression corporelle, chacune y allant de ses singeries ; moments de détente et de relaxation... Malheureusement des crises de nerfs surgissent parfois, certaines perdent le contrôle et s'en prennent à quiconque se trouvant là. Mireille, par exemple, qui prend quotidiennement du Valium, ne se contrôle parfois plus du tout. Des insultes fusent suivies de bagarres. Je ne me souviens pas m'être bagarrée, mais je suis toujours sur la défensive et j'interviens si une de mes amies est en proie à d'autres. Un jour une fille me vole un tee-shirt. Dans le jardin je la contrais à se déshabiller et à me rendre mon maillot. C'est une gitane, très impressionnante dans son comportement et dans sa façon de parler. J'ai un peu peur d'elle mais pas question de subir sans rien dire.

Ma vie au Home

J'intègre le groupe du Home dont Mlle Oster (future Mme Grelletty) est responsable ; très sévère mais toujours à l'écoute, son autorité naturelle nous cadre. Après avoir dormi dans un box à deux lits, on m'installe assez vite dans une chambre particulière avec une armoire, un bureau, une petite table de chevet et un lavabo. J'aime ma chambre



et veille à ce qu'elle soit toujours propre. La fenêtre donne sur un cloître et un jardin fleuri ; j'aime rester assise sur le rebord de la fenêtre, le soleil sur le visage.

Notre cuisinier nous prépare de bons petits plats que nous dégustons au *Home*. Je me souviens encore de l'omelette norvégienne. Succulente. Je n'en ai jamais vu ni mangé auparavant. La cuisine étant fermée le dimanche, nous faisons nous-mêmes notre repas. Nous apprécions d'autant plus le lundi quand notre cuisinier revient nous faire sa bonne cuisine !

Je me souviens de la lingère, Mme Carré. C'est alors la mode hippie que j'adore. Je lui demande si elle peut me coudre un pantalon à fleurs, taille basse, pattes d'éléphant. Elle obtient l'accord de la directrice à la condition de ne le porter qu'à l'intérieur de l'internat. Cette dame est aussi heureuse que moi de pouvoir réaliser ce vêtement ! Je lui saute au cou, elle prend mes mesures puis réalise le patron. Nous choisissons le tissu ensemble. Chaque jour je passe à la lingerie, essayage, réessayage et, enfin, « le » pantalon le plus cool qui soit, réalisé sur-mesure s'il vous plaît ! Il me va parfaitement bien. Mme Carré est fière de son travail et moi de porter un pantalon unique au monde ! Sur fond noir, avec des petites fleurs, une coupe parfaite.

Nous recevons un petit pécule, de quoi acheter un paquet de cigarettes par semaine. Mais nous pouvons gagner un peu d'argent en écrivant des adresses sur des enveloppes ou en cousant des pantalons à la machine. Je fais aussi des mises en pli, notamment à Mme Souchet (directrice adjointe). Nous préparons des gâteaux pendant le cours de cuisine, une fois par semaine, que nous apportons au mess des éducatrices. Je me souviens avoir gardé des enfants chez un couple (près de l'internat) ainsi que ceux de Mme Souchet. A l'extérieur, selon les saisons, nous travaillons dans les champs : pommes, maïs, asperges (très dur !), framboises (très fragiles) qui seront écrasées et donc invendables : l'agriculteur fort mécontent ne nous payera pas.

Surmonter des épreuves en sport

Après les cours, une heure de sports avec Monsieur Favre, notre seul éducateur. Au début il me fait peur mais, peu à peu, j'apprends à le connaître. J'aime beaucoup l'éducation physique, les agrès, la corde lisse ou à nœuds, le cheval d'arçon, les barres parallèles, la gym au sol, les sports de groupe comme le basket et le volley. Le jeudi nous allons à la piscine où M. Fabre m'apprend à nager avec beaucoup de patience. D'abord je suffoque mais, avec persévérance, je surmonte ma peur grâce à lui. Au bout d'un an je suis capable de nager 50 mètres. Merci M. Fabre !

Je reste à l'IPES toute l'année, ce qui me permet, lors des vacances, de pratiquer la randonnée en vélo, le canoë, le ski, la varappe et la spéléo. M. Fabre raconte dans le livre *Filles de justice* qu'il lui « a fallu trouver des astuces pour que la jeune arrive en haut de la falaise, alors qu'à regarder seulement le sommet, elle était paralysée ». Peut-être fait-il référence à ce qui m'est arrivé ? En spéléo, je dois remonter d'une cavité à l'aide d'une échelle très étroite en métal munie de petits barreaux, à peine assez large pour poser un pied. Arrivée à 3 ou 4 mètres du sol, le corps scotché à l'échelle, je suis complètement tétanisée,

ne pouvant ni descendre ni monter. Bloquée, les doigts coincés entre la paroi et l'échelle, j'ai très mal, tremble et perds peu à peu mes forces, envahie par la peur. Lentement M. Fabre me conseille : « détends-toi », « ne reste pas plaquée à la paroi », « prends appui sur ton pied » ; il m'encourage : « c'est bien, continue comme ça, doucement ». Je pense qu'il a dû avoir aussi peur que moi...

Je me souviens d'une anecdote. Alors que nous faisons du camping, M. Fabre a organisé une promenade à vélo à laquelle une fille et moi refusons de participer. Têtes de mule que nous sommes, nous décidons de ne pas bouger et de rester sous la tente. Tandis que le groupe part avec une éducatrice, nous nous retrouvons donc avec le conducteur du mini bus et M. Fabre. Très fâché, il nous demande de monter. Au bout de quelques kilomètres il nous fait descendre au beau milieu d'un champ ; nous rions un peu nerveux... Après quelques minutes d'attente nous décidons de rentrer à pied ou de faire du stop. Mais vu l'endroit, rien à l'horizon ! Après le premier virage le minibus nous attend, M. Fabre ouvre la portière ; bien sûr nous remontons sans broncher. Peu après, toujours sans dire un mot, il fait garer le minibus près d'une forêt où coule un ruisseau. C'est le plus bel après-midi de l'été ! Tous les quatre passons un super moment à rigoler en pataugeant dans l'eau, essayant d'attraper des poissons...

Je suis fière de toi !

La directrice, Mme Prévaud-Prétot, m'offre de faire du bénévolat aux Papillons Blancs, l'été 1969 : ma première grande responsabilité. Une éducatrice me conduit dans une ferme, et là je découvre une trentaine d'enfants handicapés physiques et mentaux âgés de 4 à 15 ans. Outre le personnel habituel, nous sommes deux jeunes filles qui devons jouer avec les enfants, les surveiller pendant la sieste et, lors des repas, veiller à ce qu'ils mangent correctement. Nous emmenons notre petit groupe dans les champs faire des jeux de ballon et, en rentrant, la toilette. Je dois doucher un garçon de 15 ans : quel n'est pas mon embarras de voir pour la première fois un sexe de garçon ! Je tourne la tête très gênée. Le dernier jour, un petit enfant trisomique de 5 ans s'accroche à moi ne voulant pas me quitter. Son petit corps collé au mien, ses bras m'enserrent le cou, il pleure, je pleure. Aujourd'hui encore, en repensant à lui j'ai le cœur serré. Au retour, je reçois les plus beaux compliments de ma directrice « Je suis fière de toi » me dit-elle. Elle m'a fait confiance et je ne l'ai pas trahie. Pour la première fois de ma vie je suis fière de moi également, j'ai été utile aux autres, j'ai donné le meilleur de moi à ces enfants et je me sens vivante.

Lors de l'été 1970, Mme Prévaud-Prétot me propose un vrai emploi rémunéré, une seconde grande responsabilité. Peu après, je travaille un mois à l'Inspection académique de Bourges, mettant à profit mes cours de sténo. Je me lève à l'heure chaque matin, pars remplir mes tâches sans sourciller, puis rentre à l'IPES. Pourtant, dans le bureau, quelques femmes ne me font pas de cadeaux car je suis « la fille de l'IPES ». Mais je réussis à tenir ma place. Là encore ma directrice est fière de moi et me félicite chaleureusement.

Plus fort que nous, le besoin de fuir

Il y a beaucoup de fugues et je ne suis pas la dernière à suivre telle ou telle. C'est plus fort que nous ; non par défi, non pour embêter la personne qui est chargée de nous surveiller, mais il y a des moments où, éprises de liberté, nous avons besoin de partir. Le samedi et/ou le dimanche après-midi, nous avons quartier libre et retrouvons des copains à la Maison de la Culture. En leur compagnie nous oublions de rentrer et, quelques heures après, soit nous revenons de nous-mêmes, soit nous sommes attrapées par les policiers. Les vraies fugues ont lieu plutôt le soir. Nous faisons le mur en passant par les toits (même pas peur !). Je glisse le long d'un poteau en bois, les cuisses ensanglantées par des échardes. D'autres sautent directement du haut du mur au sol, leurs chevilles en prennent un coup. Mais nous partons, heureuses d'être arrivées à nous échapper ; souvent à deux, rarement trois. Une fois dehors que faire ? Traîner dans Bourges, retrouver les copains qui organisent de petites fêtes, aller danser. Certaines veulent retrouver leur famille, et nous partons en stop jusqu'au domicile des parents. Je vois des endroits où un chien ne voudrait pas dormir... Je vois la misère.

Ainsi, chez le père d'une copine, un garde-barrière, logé dans une petite maison près d'un chemin de fer. Nous restons une nuit sur une couverture qui sent la crasse et l'urine, posée à même le sol, entourées de cinq ou six petits enfants. Je ne dors pas, l'odeur est telle qu'elle m'asphyxie. Au matin, le père tue une poule, lui tranchant la tête avec une hache. Détaché de sa tête, le corps court dans tous les sens ; je suis effarée. Autre souvenir, le père de Martine qui habite dans un véritable gourbi isolé. Lorsque nous arrivons il est soûl. Il fait peur avec sa barbe et ses cheveux longs. De la porte ouverte, je vois une paillasse qui lui sert de lit, posée sur la terre battue, une table envahie de verres et de bouteilles, pas de lumière, pas de fenêtre, pas d'évier. La puanteur. Martine parle deux secondes avec son père et nous repartons aussitôt sans dire un mot. Nous ne reparlerons jamais de cet endroit. Je ressens sa honte.

Personne ne nous fait la morale

En fugue, nous sommes généralement mal reçues par les familles et repartons vite. Je propose alors de monter sur Paris en stop. La fugue la plus terrible a lieu avec Mireille. En stop, elle monte à côté du conducteur, moi je suis installée à l'arrière. Je m'endors aussitôt et ne me rends compte de rien : Mireille est violée. Elle ne crie pas, ne se débat pas. Lorsque nous arrivons à Paris, le conducteur de la voiture me réveille et me tend un billet de 50 francs. Il donne également 50 francs à Mireille. Elle va très mal, d'autant qu'elle n'a pas ses cachets de Valium sur elle. Rentrées à Bourges je n'ai jamais parlé de ce viol ; c'est notre secret.

Pendant les fugues nous faisons la manche, les gens sont très généreux. Nous mangeons à notre faim et, la nuit, trouvons refuge dans les cages d'escalier et les salles d'attente des gares. Bien sûr, nous sommes vite repérées

par la police. Quelquefois nous revenons de nous-mêmes, contentes de retrouver la chaleur de notre chambre et les bons petits plats. A notre retour, nous devons écrire un récit relatant ce qui s'est passé. Mais on ne nous fait pas de reproche, personne ne nous juge ou nous fait la morale. Etant très intuitive, j'ai toujours su déjouer le danger et les mauvaises rencontres, sauf le viol de Mireille. Je m'en veux encore, je ne comprends pas pourquoi je n'ai rien entendu.

Chance du premier emploi

Je quitte Bourges vierge. Je précise ce point car, lors des interrogatoires, les policiers sont persuadés que nous fuyons pour rejoindre des garçons et avoir des relations sexuelles, mais c'est une idée fautive. J'ai un copain à Bourges, Didier, un simple flirt. Il a 17 ans et veut m'épouser. J'en parle à Mme Prévaut-Prétot qui nous reçoit et nous écoute ensemble dans son bureau. Après le départ de Didier, elle m'entretient seule et me conseille comme aurait pu le faire une mère, m'évitant une belle bêtise...

Mon péculé en poche, je quitte l'IPES en novembre 70, mais cette fois je ne pars pas les mains vides. J'ai des papiers, un peu d'argent, une valise contenant des vêtements et quelques souvenirs, dont le disque que m'a offert le groupe du *Home* pour mes 16 ans. Je le détiens encore aujourd'hui. Sur la pochette on peut lire « Avoir 16 ans, être ici, et savoir sourire » et d'autres petits mots sympathiques des filles, mais aussi d'éducatrices comme Mme Grellety et Mme Souchet...

Une éducatrice me conduit en voiture jusqu'à Montreuil-sous-bois, dans un foyer pour jeunes filles. Quelques jours seulement après mon arrivée, j'ai trouvé du travail dans un magasin de philatélie situé dans le 11^e arrondissement de Paris. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir rencontré ces premiers patrons, eux-mêmes parents d'une jeune fille en difficulté • MI

